Monsieur le Dr Bourneville, etc., mon savant confrère

9

hommage de l'auteur

Zambaco

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

M. PH. RICORD

LUE A LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE DE MÉDECINE DE CONSTANTINOPLE.

PAR

LE Dr ZAMBACO PACHA

Ancien interne Lauréat des Hôpitaux de Paris, Ex-chef de clinique à la Faculté de Paris,
Membre correspondant national de l'Académie de Médecine de Paris,
Officier de la Légion d'Honneur, Grand officier de l'Osmanié et du Médjidié,
Commandeur de Ste-Anne etc.

CONSTANTINOPLE.
IMPR. ZAREH, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ I. DE MÉDECINE,
41, RUE KUREKDJILER, GALATA.

1890.



A mon très savant et très distingué
disciple M. le Docteur Zambaco, mon
ancien Interne, souvenir bien affectueux

25 Décembre 1885 P. Ricord

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

M. PHILIPPE RICORD

PAR SON ANCIEN INTERNE

LE DOCTEUR ZAMBACO PACHA (1)

Messieurs,

Le 22 8bre 1889, a été un jour de grand deuil pour toute la famille médicale.

Monsieur le docteur Philippe Ricord, une de nos illustrations les plus glorieuses, un homme universel, un homme de bien, un bienfaiteur de l'humanité, s'est éteint à Paris, lorsque sa verdeur et son apparence toute juvénile, faisaient espérer à ses nombreux amis et admirateurs qu'il serait un émule du plus que centenaire Chevreuil.

Ce souvenir douloureux doit être inscrit dans les archives de votre Société qui a eu l'honneur de compter Monsieur Ricord parmi ses membres honoraires, depuis l'année 1872, époque à laquelle le grand chirurgien vint à Constantinople, avec le Dr Demarquay, sur l'invitation d'un Auguste malade, dit-on.

Notre savant doyen, Son Excellence Mavrogény pacha, connaissant mon affection profonde et mon attachement invariable, depuis bientôt 36 ans, pour mon illustre et bien-aimé maître, dont j'ai l'insigne honneur d'avoir été l'interne, c'est-à-dire l'assistant, a bien voulu me charger d'esquisser en quelques traits la grande figure de cet homme éminent, dont le portrait figure depuis longtemps dans la galerie des célébrités du XIXe siècle.

Cette mission, dont je m'acquitte avec empressement et bonheur, comme un témoignage infime de ma reconnaissance et de mon admiration sans bornes envers notre grand maître, est cependant bien au-dessus de mes forces, je ne me le dissimule point.

Il faudra des talents, dont je m'avoue dénué, je ne dirai pas pour louer, Monsieur Ricord n'en a point besoin, mais pour exposer avec fidélité et clarté la carrière scientifique, la vie si bien remplie, les qualités exceptionnelles de cœur et d'esprit de cet homme merveilleux, dont le nom est aussi grand, aussi populaire que celui de Victor Hugo. L'un et l'autre n'appartiennent pas seulement à la France, qui a l'honneur de les compter parmi ses glorieux enfants, mais à l'humanité toute entière dont ils ont éclairé la marche à travers les ronces et les épines et dont ils ont servi la cause avec dévouement, conscience et abnégation, chacun dans la voie spéciale où il fut engagé. Tous deux se sont

(1) Extrait de la *Gazette Médicale d'Orient.*

imposé la tâche bien ardue d'étudier dans leurs plus minutieux détails, de combattre avec énergie et d'arrêter dans leur envahissement funeste et progressif, les plaies les plus hideuses, les plus infectieuses, les plus septiques du genre humain : Hugo, pour ce qui concerne le côté moral et psychique; Ricord, pour ce qui se rapporte au physique, au côté somatique.

Messieurs, raconter tout simplement la vie de Monsieur Ricord, c'est faire son panégyrique. Vous le faire connaître en quelques mots, c'est vous enrôler infailliblement dans les rangs de ses nombreux admirateurs qui peuplent le monde entier ; témoin la désolation générale et la sympathie profonde qui ont retenti, à la nouvelle de sa mort, dans les journaux publiés dans tous les pays et dans toutes les langues de l'univers.

C'est en rassemblant les souvenirs épars dans ma mémoire, souvenirs dont plusieurs remontent jusqu'à 1852 et sans avoir aucune note à consulter, que je vais essayer, Messieurs, de vous dire ce que fut Monsieur Ricord. J'aurais donc droit à toute votre indulgence si quelques erreurs chronologiques ou autres venaient à se glisser dans la narration succinte que je me propose de faire devant vous.

L'histoire de tous les peuples et de tous les temps nous démontre que les grands hommes sont toujours fils de leurs œuvres. Monsieur Ricord n'a pas donné de démenti à cette loi de la nature qui n'octroie ni l'intelligence, ni les talents, en raison directe de la naissance.

Né, à la fin de l'année 1799 aux États-Unis, à Baltimore, d'une famille modeste d'armateurs, originaire de Marseille, qui se réfugia en Amérique pendant la grande révolution, Monsieur Ricord fut amené en France en 1815, par ses deux frères aînés, naturalistes très distingués. Le jeune cadet, initié déjà à l'étude de l'Histoire Naturelle, hésitait dans son option entre celle-ci et le droit, lorsqu'une visite fortuite dans le service du grand chirurgien de l'époque, de Dupuytren, lui décela son inclination naturelle, et le décida de suite à se consacrer à la médecine.

Les aspirations de M. Ricord vers les degrés les plus élevés de la hiérarchie médicale se sont accusées de très bonne heure. Voulant faire des études supérieures à celles de la majorité de ses condisciples, il conçut le projet de suivre la voie des concours, et débuta par celui de l'internat qui, tout le premier, ouvre la série des luttes sérieuses. Nommé interne des hôpitaux en 1822, il eut pour maîtres les plus grandes célébrités de l'époque: Dupuytren, Béclard, Lisfranc. Son internat terminé, en 1826, il obtint son diplôme de doctorat. Mais, privé des moyens qui lui permissent d'attendre la clientèle, il dût quitter Paris et s'exiler dans une petite ville de 3,000 âmes, à St-Martin d'Olivet, distante de trois lieues d'Orléans, Monsieur Ricord y menait la vie, aussi fatigante que peu lucrative, du médecin de campagne, qu'il s'est toujours complu à décrire, plus tard, à l'apogée de sa gloire, avec satisfaction et même avec une certaine coquetterie. Enfourchant une haridelle percluse de ses quatre membres, un

vieux cheval cosaque, égaré en France depuis l'invasion, qu'il nous a dit avoir surnommé, par euphémisme, *le fend l'air*, il courait toute la journée pour ramasser quelques sous, et le soir, malgré sa courbature et son épuisement, il veillait encore pour préparer son concours du bureau central. Fougueux, actif, quelque peu ambitieux, adorant la science, il ne pouvait se résigner à cette existence prosaïque et placide. Son rêve était toujours de réaliser quelques petites économies, de revenir à Paris, de se lancer dans le tourbillon de la vie parisienne qui l'attirait, et pour laquelle il se sentait fait, de travailler, de lutter en un mot, d'arriver, de percer, de montrer, tout en les développant, ses qualités innées de professeur et de chirurgien, de faire parler de lui, comme il entendait parler de ses maîtres illustres.

Ce rêve le hantait jour et nuit.

Au premier concours que l'Assistance Publique fit annoncer par les journaux, M. Ricord abandonne installation et clients et vient se jeter dans l'arène. Deçu dans ses espérances, sans être découragé, mais ne pouvant prolonger son séjour dans la grande capitale, il se voit obligé de replier bagages, mais il s'en approche tout au moins et choisit cette fois-ci, pour gagner ses moyens de subsistance, Crouy sur Ourq près de Meaux.

Monsieur Ricord n'y resta pas longtemps ; car, victorieux bientôt, à son second concours, il conquiert le titre de chirurgien des hôpitaux de Paris et renaît au bonheur.

A partir de ce moment, son existence n'a été qu'une série de succès que la fortune souriante lui a accordés à toutes les évolutions de son char triomphal. Ainsi il commence par remplacer Lisfranc à l'hôpital de la Pitié, où il exhibe ses talents de professeur et d'opérateur devant un public nombreux qui lui ouvre le temple de la renommée et lui amène la clientèle, en entonnant ses louanges dans tout Paris.

Ce succès, soit dit en passant, excite la jalousie de Lisfranc qui froisse, avec ses manières brusques, son jeune remplaçant, précisément devant son auditoire enthousiaste.

Et notez bien, Messieurs, que le jeune Ricord prodiguait, depuis plus de deux ans, les soins les plus dévoués, tant professionnels que filiaux, à son ingrat maître, et qu'il usait toujours de la plus grande déférence envers lui. Aussi, l'élève, blessé dans sa dignité, rompt avec lui et lui retire sa précieuse amitié, la seule peut-être qui restait à Lisfranc, doué, comme vous le savez, d'un caractère infernal et d'une langue taillée pour vilipender.

En 1831, M. Ricord est désigné pour occuper la place de chirurgien de l'hôpital du Midi. C'est dans cet hôpital, qu'il a illustré par son brillant enseignement, commencé en 1834 et terminé en 1860, lorsque la limite d'âge le mit à la retraite, que ce célèbre chirurgien parcourut toute sa carrière nosocomiale

Il fallait entendre Monsieur Ricord raconter quel était l'état déplorable de cet hôpital à cette époque, pour juger des modifications heureuses introduites et

des améliorations successives faites, à son instigation. Cet hôpital était un vrai cloaque où l'on jetait, avec mépris et indignation, tous les pauvres maltraités par Vénus. Les salles en étaient puantes, infectes. On se sentait étouffer lorsqu'on y pénétrait. Quant à l'état des lits et des draps, lorsqu'il y en avait, je laisse à votre imagination de se figurer ce qu'ils pouvaient être après avoir recélé, pendant 20 et 30 jours, un et même deux malades à la fois, atteints de ces écoulements et de ces plaies que les soins les plus méticuleux de la plus sévère antiseptie de nos jours ne parviennent guère à maintenir propres !

C'est l'année 1850 que l'Académie de Médecine ouvrit ses portes à Monsieur Ricord.

Dès son entrée il prit rang parmi les orateurs éloquents qui avaient le plus contribué à réhausser la tribune académique.

Vous verrez plus loin, Messieurs, quelle part active M. Ricord a pris dans les discussions les plus importantes, pendant vingt ans, toutes les fois qu'il s'est agi de vénéréologie.

En 1860, ses collègues lui manifestent leur haute estime et leur sympathie, en l'appelant à la présidence du corps médical le plus haut placé dans l'univers. Cette élection toute spontanée a eu lieu à l'insu et en l'absence de M. Ricord. Il avait ainsi franchi le degré le plus élevé de sa carrière. Il ne lui restait plus que l'Institut, où il aurait certes pénétré, s'il s'était mis sur les rangs.

Je parlerai plus loin des autres titres de M. Ricord, de ses importants travaux et des nombreuses marques d'estime que tous les États lui avaient décernées. M. Ricord était, en effet, le médecin le plus décoré de Paris.

La Croix de Grand Officier de la Légion d'honneur lui a été accordée par le Président de la République Thiers, pour son courage et pour ses signalés services pendant la guerre de 1870.

Au plus fort du combat, M. Ricord, malgré ses 70 ans, prodiguait ses éclairés et dévoués soins aux blessés, sur le champ de bataille même, bien qu'il lui fût dit de partout de ne pas s'exposer ainsi. Un jour, un officier d'ordonnance, passant au grand galop, lui crie de s'en aller, s'il ne veut pas recevoir quelque mauvais coup. Monsieur Ricord lui répond, avec sa gouallerie ordinaire et son sang-froid imperturbable: « Je ne reçois pas ici, je ne suis pas chez moi. » Il a donc bien mérité cette haute distinction, rarement accordée à un médecin, car vous savez, Messieurs, que la Légion d'honneur est la décoration la moins prodiguée du monde ; puisqu'il n'y a, à l'heure qu'il est, parmi les médecins, que le Dr Larrey qui possède cette Croix de grand officier. Les professeurs Charcot, Potain, Peter, Jaccoud, Verneuil ne sont qu'officiers, les professeurs Bouchard, Cornil, Ball, Guyon, tout simplement chevaliers.

L'universalité des talents de M. Ricord surprenait tous ceux qui l'approchaient. Il était tout à la fois professeur brillant, clinicien doué du sens de la diagnose au point suprême, possédant le coup d'œil médical et la rectitude dans le jugement d'une manière rare, opérateur habile et élégant, orateur éloquent,

excellant dans l'argumentation, prompt à la riposte, causeur séduisant. Réunissez, Messieurs, ces qualités si diverses sur une personne aimable, bienveillante, avenante, sympathique, et vous vous rendrez facilement compte de ses succès immenses. Tel était M. Ricord. Voilà, Messieurs, le secret, la justification de la haute situation qu'il a occupée pendant plus d'un demi siècle dans la société et dans le monde scientifique.

Plusieurs générations médicales ont eu le bonheur de suivre avec profit l'enseignement si méthodique, si instructif, et en même temps si attrayant de ce vulgarisateur illustre. Ses leçons à l'hôpital du Midi ont eu un retentissement éclatant dans les quatre parties du monde. Les médecins et les élèves affluaient chaque jour à son service, pour puiser à la source même, les préceptes de reconnaître et de combattre un des plus grands fléaux de l'humanité, mal connu et point approfondi jusqu'à lui.

L'accueil si affable, si cordial, que M. Ricord faisait à cet essaim d'Asclépiades venant de partout, autant de l'ancien que du nouveau Continent, l'animation, la gaîté, l'esprit dont il savait toujours assaisonner ses conférences didactiques au lit des malades, l'ardeur qu'il déployait pour instruire chacun de ses auditeurs par la démonstration sur les malades de tout ce qu'il avançait, la manière si claire dont il faisait ses leçons chaque été, à l'ombre des tilleuls, devenus légendaires, ont rendu M. Ricord célèbre, non seulement dans la spécialité qu'il a su éclairer du flambeau lumineux de l'observation, mais aussi en pathologie générale, dont il a contribué à développer les principes et à consolider les bases, en s'élevant ainsi d'une partie restreinte du cadre nosologique jusqu'aux plus hautes conceptions de la médecine et de la thérapeutique.

Ce jugement n'est pas seulement de moi.

L'illustre Andral, dont j'ai eu l'honneur aussi d'être l'élève, me disait un jour, en parlant de notre regretté maître : Ricord n'est pas qu'un spécialiste. Ses leçons sont des chefs-d'œuvre de pathologie générale dont la médecine toute entière a su tirer profit.

Lorsque, au mois d'août dernier, j'ai eu l'indicible bonheur de revoir mon affectionné maître, je lui répétai ces paroles d'Andral devant plusieurs de ses anciens élèves, passés maîtres aujourd'hui. Sa belle physionomie a exprimé, par ce sourire sympathique et bienveillant qu'illuminait toujours une étincelle de sa fine intelligence, une satisfaction intime. Et il nous dit, enchanté de cette reminiscence: «Andral me l'affirma lui-même jadis, en me décernant le titre de collaborateur ».

Ainsi, Messieurs, par son esprit scrutateur, par sa grande perspicacité, par ses qualités d'observateur sagace et judicieux, M. Ricord a concouru à la fondation de la grande Ecole d'observation, de cette école qui fait la gloire de la médecine française, qui a pour base, avant tout, l'étude exacte des faits dont elle tire plus tard les déductions, mais dont elle ne veut jamais se départir, pour s'élancer dans des théories hasardées et spéculatives. Cette école, érigée

par les Laennec, les Chomel, les Andral, les Louis, les Bouillaud, les Piorry, les Rostan, les Claude Bernard et leurs successeurs, qui ont eu la gloire d'arracher la médecine à toutes ces théories fantaisistes, décevantes, filles d'imaginations fiévreuses, conceptions de cerveaux illuminés, pour fonder une médecine positive à l'instar, autant que cela ce peut, des sciences exactes à lois immuables, cette école, disons-nous, a eu comme premier instigateur l'immortel Morgagni. Il faut bien le reconnaître, c'est grâce à ces maîtres illustres, que la médecine est entrée dans la voie de l'expérimentation et de l'observation qui lui ont valu toutes ces belles conquêtes modernes définitives, que l'avenir ne fera que confirmer et étendre, en reculant de plus en plus les limites de ses horizons déjà si vastes !

Honneur à tous ces desservants dévoués de la science, dont les noms resteront éternellement gravés sur le monument d'airain, élevé par notre siècle aux bienfaiteurs de l'humanité souffrante !

Monsieur Ricord a été un vrai chef d'école, à l'égal de l'illustre professeur de la Salpetrière, du Dr Charcot dont la Faculté de Paris s'enorgueillit actuellement avec raison. Il a formé, j'allais dire modelé, des élèves dont les efforts tendent toujours, dont les dogmes consistent à pénétrer, à s'initier patiemment, adroitement dans les secrets de la science, par l'observation exacte, minutieuse, scrutatrice des faits, c'est-à-dire des malades. Les travaux des élèves de M. Ricord reflètent, tous, les tendances de l'esprit du maître qu'il a su leur inquer. Ses anciens disciples, devenus maîtres plus tard, ont continué ainsi les traditions de l'école fondée par Ricord, à l'hôpital du Midi.

Est-il nécessaire de citer, à l'appui de cette assertion, les travaux si remarquables des Diday, des Fournier, des Bassereau, des Melchior Robert etc. et de leurs nombreux élèves ?

Messieurs, je ne sais si vos loisirs vous ont jamais permis de jeter un coup d'œil rétrospectif sur la vénéréologie dans l'antiquité, de fouiller dans les auteurs qui se sont occupés des maladies qui empruntent leur nom à la déesse félonne, titulaire du temple de l'Amour, attribut inéluctable de la vie dans l'univers. Vous savez, soit dit en passant, que M. Ricord a divorcé Vénus de son époux mythologique, de maître Vulcain, pour la conjoindre à Mercure, au profit de ses dupes et victimes.

Avant M. Ricord, toutes ces affections, qui affligent si cruellement le genre humain et que la civilisation fait pénétrer, avec l'alcool, partout où l'Européen porte le flambeau de ses lumières, en même temps que la faux destructive de ses vices, la syphilis, cet apanage constant, quoiqu'on en dise, de l'irruption européenne vers les mondes primitifs et sauvages, et toutes les affections qui ombragent désastreusement l'éclair instantané du bonheur fugace de l'amour, se trouvaient dans la confusion la plus lamentable, dans le chaos le plus profond !

Jetez un coup d'œil, Messieurs, sur l'index bibliographique de plus de 38 pages, consigné, en lettres minuscules, par le Dr Rollet, à la fin de l'article

syphilis du dictionnaire encyclopédique de Déchambre. Quelle macédoine, quel imbroglio, quelle inextricable plique polonaise! On dirait que tous les auteurs, après l'avénement même de M. Ricord et jusque dans ces derniers temps, se sont donné pour tâche de tout embrouiller, de jeter toutes les questions qui se rattachent aux maladies vénériennes, je ne dirai pas dans une bouteille, mais dans un tonneau d'encre, la plus noire du monde! Vous n'y trouverez que les travaux de M. Ricord et de son école, qui cherchent constamment à simplifier, à éclaircir, à rendre compréhensible l'étude de la syphilis, et à la dégager nette de ce fatras de paperasses!

Il faut le proclamer bien haut, Messieurs, parce qu'on l'ignore ou bien on parait souvent disposé à l'oublier, c'est à l'illustre Ricord que revient la gloire d'avoir combattu et dissipé toutes ces hérésies qui avaient cours et crédit pendant des siècles, à propos de toutes ces maladies qui font l'apanage fréquent des amours furtives et clandestines.

La lutte qu'a soutenue M. Ricord contre les croyances absurdes, permettez-moi le mot car il est bien appliqué, de ses devanciers et de ses contemporains qui admettaient et soutenaient mordicus que la blennorrhagie, les végétations, les adénites et toutes les irritations et éruptions siégeant dans le département génésique, pouvaient déterminer la syphilis constitutionnelle, a été longue et bien pénible. Monsieur Ricord n'en est sorti définitivement victorieux qu'après bien des travaux, dont les uns personnels, les autres dus à ses disciples, inspirés toujours, comme je l'ai dit plus haut, à l'école du grand maître, c'est-à-dire à l'école de l'expérimentation et de l'observation la plus rigoureuse des malades.

Le fait si exact, si simple, si constant que le chancre infectant, seul, engendre la syphilis constitutionnelle, et l'engendre fatalement, proclamé par M. Ricord, et grâce à lui définitivement acquis à la science, a rencontré l'opposition la plus acharnée et fut combattu par des hommes de première valeur, par des rhéteurs dont la violence de langage, il faut bien le dire, n'était pas toujours conforme aux convenances académiques.

Cette polémique, véritable guerre de trente ans, a valu à M. Ricord, non seulement des adversaires scientifiques, mais aussi des ennemis implacables. C'est que la science, Messieurs, ne met pas toujours ses pionniers, les plus fervents même, à l'abri des acrimonies et des passions humaines.

Ces luttes, Messieurs, ne sont pas déjà si vieilles; elles ne sont pas aussi anciennes que nos jeunes confrères seraient portés à le croire. Nous en avons été témoin nous-même, pendant notre internat chez le grand maître, en 1852, et les années suivantes.

Ainsi, des célébrités contemporaines soutenaient toujours, jusqu'il y a quelques années, dans leurs livres, dans leurs leçons, et devant l'Académie, que la blennorrhagie ordinaire, que les crêtes de coq infectaient le sang, au même titre que le chancre, et pouvaient consécutivement déterminer la syphilis constitutionnelle.

Des hommes de la taille de Cazenave, de Dévergie, de Gibert, inféodés des doctrines invétérées, combattaient la doctrine exclusive du chancre infectant, avec ostentation et avec le talent que nous leur avons connu ; talent mis, en cette occurence, il est vrai, au service d'une mauvaise cause, d'une erreur difficile à concevoir, aujourd'hui surtout, pour des intelligences d'élite.

Un chirurgien de l'hôpital du Midi, dont le service était placé au-dessus de celui de M. Ricord, exerçant, par conséquent, dans le même champ d'observation que notre illustre maître, et cela pendant plus de vingt ans, Vidal de Cassis, a soutenu dans son livre, intitulé : *Traité des maladies vénériennes*, imprimé en 1859, mais méritant, en toute conscience, de porter un millesime rétroactif de deux siècles, cette causalité multiple de la syphilis constitutionnelle !

Tout cela paraît invraisemblable aujourd'hui, tout en étant absolument vrai.

Eh bien ! Tous ces grands médecins, dont quelques-uns nous ont légué des travaux remarquables, faisaient la guerre, j'allais dire de parti pris, à M. Ricord et je l'avoue avec tristesse, d'une manière envenimée, autant à sa personne, qu'à ses doctrines !

Il m'a été donné maintes fois de voir notre regretté maître attristé, froissé, profondément blessé par le langage injuste et amer de ses collègues. Mais toutes ces amertumes n'assombrissaient pas son caractère ; le courage et la certitude de faire triompher la vérité ne l'abandonnaient jamais. Pendant ces quelques trente ans, toujours sur la brèche, toujours prêt à la défense, M. Ricord a été tout seul à subir le choc le plus violent des armes adverses, bien qu'il acculât chaque fois ses contradicteurs contre le mur infranchissable des faits les plus probants et des arguments les plus irréfutables.

Les discours que M. Ricord prononçait dans l'enceinte Académique, à partir de l'année 1850, époque à laquelle la docte compagnie se l'adjoignit comme membre, y attiraient les plus grandes sommités, non seulement parmi les médecins, mais parmi les avocats, même les littérateurs et les gens du monde. On se donnait rendez-vous à ces plaidoiries brillantes, comme à celles des Berryer, des Crémieux et des Jules Favre. C'est que M. Ricord était tout autant doué des qualités rares de l'observateur sagace que des talents oratoires les plus cicéronniens qu'il excellait à déployer dans les formes les plus élégantes, les plus séduisantes, de manière à intéresser même ses auditeurs profanes. Ses dissertations polémiques étaient toujours parsemées, fort à propos, d'anecdotes spirituelles et amusantes qui mitigeaient l'aridité des énoncés scientifiques, reposaient l'esprit et charmaient l'auditoire.

Ses triomphes s'exerçaient alors autant à l'Académie qu'à l'hôpital, où des centaines de médecins français et étrangers venaient se convaincre de visu des vérités proclamées par l'illustre syphiligraphe et s'en allaient après propager ses doctrines aux quatre points cardinaux.

Un soutien moral pour M. Ricord, pendant ses combats anxieux, une autre compensation bien précieuse pour ce chercheur infatigable, un encouragement dans ses luttes soutenues contre des contradicteurs, dont la véhémence croissait à mesure que leurs théories tombaient de vétusté et que le vide s'opérait autour de leurs chaires vermoulues, lui était largement accordé par la presse en général, par la presse scientifique en particulier, et notamment par un publiciste distingué, doué d'un esprit droit, en général, et habile à défendre ce qu'il croyait être la vérité. Feu le Dr Amédée Latour, rédacteur en chef de *l'Union Médicale*, organe le plus autorisé de l'époque, a toujours été un promoteur fervent, convaincu, persuasif des doctrines de M. Ricord.

Pendant ces luttes mémorables, la presse politique même tenait ses lecteurs en haleine, en rendant compte au public de ces joutes scientifiques. Personne, en effet, ne pouvait se désintéresser de ces batailles livrées par des hommes de première valeur contre un ennemi formidable de la société, dont la garde qui veille aux barrières du Louvre ne défend pas même les rois !

Les lettres de M. Ricord à Amédée Latour ont été tirées à des milliers d'exemplaires et furent dévorées par les gens du monde, voire même par les sociétaires de la Calza.

La découverte du chancre uréthral a été un coup de massue écrasant pour l'opinion qui se faisait prévaloir de quelques cas bien rares d'écoulement suivis de syphilis constitutionnelle, pour soutenir que celle-ci pouvait bien reconnaître pour cause déterminante la blennorrhagie classique. Mais les adversaires des doctrines de M. Ricord n'ont pas désarmé pour cela. Leur entêtement persista toujours et quand même; bien qu'ils fussent forcés jusque dans leurs derniers retranchements et abandonnés même par leur troupe, Gibert, Cazenave, Lagneau cherchaient toujours par des arguties, rien moins que persuasives, à terrasser la doctrine chancrière.

Ce dernier régalait périodiquement l'Académie, dont il était aussi membre, de la lecture de mémoires longs et fastidieux, où il collectionnait toujours une avalanche de faits favorables, soit disant, à l'opinion qu'il défendait, à savoir que tout écoulement uréthral, toute éruption, tout bobo, siégeant dans la circonscription génitale, pouvait être suivi de l'escorte de toutes les manifestations de la syphilis la plus grave.

Un recueil périodique, publié sous les auspices de l'opposition, dont les rangs pourtant étaient bien éclaircis alors, a continué à enregistrer malgré tout, les cas de vérole consécutifs à la chaude pisse (1).

Ainsi, Messieurs, plusieurs de ces intelligences supérieures, de ces médecins émérites, de ces praticiens consommés, ont constamment refusé de se rendre à l'évidence, et sont restés cramponnés à leur opinion surannée, même

(1) Annales des maladies de la peau et de la syphilis par le Dr Cazenave 1843-1852.

après les démonstrations cliniques et expérimentales qui enrôlèrent toute la médecine contemporaine à la doctrine de M. Ricord.

En l'année 1859 parut enfin le traité des maladies vénériennes de Vidal de Cassis. C'était le dernier chant du cygne.

Ce polémiste hargneux et atrabilaire, dont l'accent fortement gascon retentit toujours dans mes oreilles, nous répétait souvent pendant ses visites hospitalières, que je suivais parfois par acquit de conscience, pour ne pouvoir m'accuser de n'entendre qu'une cloche et de subir sans contrôle la fascination de mon sympathique maître, Vidal de Cassis ricanait avec un sourire d'emprunt en nous répétant : je vais publier un livre qui démolira définitivement la doctrine chancrière. Je prouverai, clair comme beau jour, que la blennorrhagie donne bel et bien la vérole.

Vous connaissez certainement ce livre, Messieurs, capable de jeter le trouble dans les consciences des confrères qui n'ont pas eu l'occasion de s'occuper d'une manière spéciale de vénéréologie. Ce livre, dont l'arrogance et l'âcreté de style en constituent les qualités les plus saillantes, ne convainquit aucun spécialiste. Nul doute que la passion effrenée n'ait surpris la bonne foi de l'auteur, du moins j'aime à le croire.

L'esprit d'opposition systématique du Dr Vidal de Cassis y va jusqu'à le faire médire du procédé opératoire de M. Ricord pour le varicocèle, ce procédé qui n'occasionna jamais d'accidents, que nous le sachions, entre les mains habiles, que nous avons tous pratiqué des centaines de fois avec succès, et qui resta le préféré entre tous, pendant plus de vingt ans. Monsieur Ricord, opérateur aussi leste qu'adroit, faisait chaque semaine la démonstration de son procédé aux élèves et aux confrères qui suivaient ses visites. Souvent aussi il faisait exécuter cette opération sous ses yeux par ses internes.

Or, Vidal de Cassis jetait feu et flamme contre ce procédé si simple, relativement si inoffensif, qui consiste, comme vous le savez, à lier, sous le scrotum, les veines variqueuses du cordon, au moyen de deux anses de soie qui s'entrelacent, pour prôner celui de son invention, l'enroulement des veines, digne de figurer parmi les plus atroces raffinements de l'inquisition. Il nous a été donné d'assister à ces exécutions qui, par les douleurs cruelles qu'elles provoquaient et les gémissements qu'elles arrachaient aux patients, constituaient une véritable torture. Pendant des heures, des journées même, tout l'hôpital retentissait des cris des malheureux opérés qui geignaient à fendre l'âme. J'en ai vu même que Vidal, de peur qu'ils ne s'échappassent de ses mains avant que l'opération ne fût achevée, faisait attacher, tout comme aux immolations ou aux abattoirs, au pilier de la salle ! C'était vraiment des martyrs à la colonne.

Et quels étaient les avantages de ce procédé brutal ? celui d'exposer plus que tout autre, aux abcès, à la phlébite, à la septicémie.

Tout cela est bien triste à dire ; et pourtant, c'est la vérité vraie que l'on doit à l'Histoire !

Messieurs, le dogme le plus essentiel, le plus fondamental de l'Islamisme, c'est de dire la vérité, tout aussi bien aux vivants que sur les morts. Vous savez, vous tous qui habitez l'Orient, que, avant l'enterrement chez les Musulmans, le plus âgé des assistants s'exhausse et demande au peuple quelle est son opinion sur le défunt dont le corps est là exposé. Etait-ce un homme bon ou mauvais, juste ou injuste? a-t-il pratiqué le bien ou le mal? ce qui veut dire, dans la plus stricte signification du mot, était-il *Musulman*? (1). Et au peuple de répondre; aux victimes, aux sacrifiés, à ceux qui ont à s'en plaindre, de parler et de dire.

Je trouve cette habitude excellente et très moralisatrice. Je la préfère, certes, au myriologue des anciens Grecs qui chantaient toujours et quand même, des éloges pompeux, mérités ou non, sur leurs morts, lors même que ce seraient de pires scélérats; et à l'adage chrétien ὁ ἀποθανὼν δεδικαίωται (le mort est toujours justifiable).

Que de chirurgiens, plus que hardis, peu soucïants de la vie qui leur est confiée, principalement de la vie des pauvres malades des hôpitaux, obligés de tout subir pour ne pas être jetés sur le pavé, les torturent et les morcèlent, comme s'il s'agissait de lapins ou de chiens à expérience! Ces faits se rencontrent rarement en France, il faut le dire à l'honneur de la chirurgie française. Néanmoins, il nous revient d'avoir parfois assisté à de tels actes inhumains. Je suis porté à croire que la crainte d'être ainsi moralement flagelé après sa mort, devant le public, arrêterait la main, audacieuse jusqu'à la culpabilité, de certains opérateurs qui se jouent de la vie de leurs semblables.

Je vous demande pardon, Messieurs, de cette digression, mais la connaissance de tels faits me pesait lourdement. Il y en a qui nous sont transmis en nombre d'Amérique, et j'ai saisi l'occasion pour les signaler à la vindicte publique.

Il fallait entendre, Messieurs, Vidal de Cassis exposer, prôner ses doctrines dans un charabia impossible. Il fallait le voir coupailler ses patients, tirailler, mâcher leurs plaies; et ensuite descendre au premier étage, suivre la visite de M. Ricord, assister à ses leçons, le voir opérer, manipuler avec cette adresse, cette aisance, cette prestesse qui tenait presque de la prestidigitation, pour se mettre à même de comparer, de juger et de se prononcer entre ces deux natures antipodes, placées par le plus ironique des hasards côte à côte, sous le même toit, dans le même hôpital. Ce voisinage servait divinement la cause de M. Ricord. Il réhaussait encore davantage ses qualités multiples et exceptionnelles. Il contribuait à mettre plus en relief sa finesse d'esprit, son éloquence, sa clarté dans l'exposition, son habileté dans l'art opératoire, sa capacité dans l'art de diagnostiquer. Ajoutez à tout cela, Messieurs, la courtoisie, l'aménité, la distinction et jusqu'à sa douce physionomie où s'épanouissait le sourire le plus fin et

---

(1) Le mot Musulman tire son étymologie de *sélémê*, qui signifie être droit et faire le bien; c'est la base de l'islamisme bien entendu.

le plus grâcieux et vous vous expliquerez comment M. Ricord parvenait à s'attacher toutes les sympathies, à conquérir tout le monde.

Messieurs, les discussions, la polémique, les luttes auxquelles j'ai essayé de vous faire assister, et qui se passaient à l'Académie, dans les hôpitaux ou dans la presse, paraîtraient inconcevables aujourd'hui à nos jeunes confrères tout étonnés, à juste droit, de la négation d'un fait, si constant, si patent, si indéniable, que le chancre infectant donne seul, à l'exclusion de tout autre accident, la syphilis constitutionnelle. Mais il faut savoir que cette vérité et toutes les conséquences qui en découlent, vérité dont la démonstration est due à M. Ricord, ne parvint à s'imposer, qu'après une guerre terrible entre l'école du Midi et l'école St Louis; écoles également célèbres, qui, fort heureusement, ont fini par s'entendre et par se donner la main aujourd'hui. En s'adjoignant leur sœur cadette, Lourcine, elles ont constitué une triple Alliance qui sauvegarde la paix, dans le monde médical. Toutes trois marchent de front et de concert dans la voie des progrès incessants qu'effectuent sous leurs auspices la syphiligraphie et la dermatologie; témoin le congrès internationnal du mois d'août dernier.

Le professeur Fournier, ancien interne de M. Ricord, continue avec éclat les traditions du Maître.

Mais il faut rendre à César ce qui est à César. S'il existe aujourd'hui une chaire officielle de syphiligraphie, à la Faculté de Paris, nous la devons encore en grande partie, à M. Ricord dont l'enseignement libre, si suivi, si fécond, si brillant, força la main à cette Faculté et l'obligea de créer cette chaire.

De notre temps, l'Ecole de Médecine était désertée par l'élite de la jeunesse studieuse qui, voyant l'imperfection des études officielles, abandonnait ses bancs et s'en allait frapper à toutes les portes de l'enseignement libre que l'assistance publique lui ouvrait généreusement à deux battants. Il faut le dire en toute justice, Messieurs, cet enseignement libre a rendu et rend encore les services les plus signalés aux étudiants en Médecine et aux jeunes diplômés.

Songez que du temps de nos études et jusqu'à 1872 (?), le programme officiel de la Faculté englobait dans la médecine générale, enseignée *ex cathedra*, toutes ces spécialités illustrées par les Ricord, les Civiale, les Barthez, les Blache, les Baillayer, les Falret, les Demarres, les Sichel, tous spécialistes éminents qui en auraient montré, chacun dans sa sphère, à tous les doctes de l'École de Médecine. Or, tous ces spécialistes distribuaient l'instruction à pleines mains. Ils attiraient à eux les élèves et les poussaient à l'infidélité vis-à-vis des professeurs officiels dont plusieurs, que nous pourrions nommer, n'avaient qu'un auditoire composé de 5 à 10 élèves, toute l'année ! et encore, c'étaient les élèves attachés au service et qui ne pouvaient se dispenser de la corvée.

A une certaine époque, lorsque la Faculté était ainsi abandonnée par les élèves qui, avides d'apprendre à fond autre chose que les maladies vulgaires — la pneumonie, la fièvre typhoïde et les fractures — encombraient les cliniques spéciales et libres que nous venons d'énumérer; lorsque le vide se faisait autour

de la plupart des professeurs, le Ministre de l'Instruction Publique, informé du fait et jugeant de l'imperfection de cet enseignement officiel, interrogea la Faculté sur la nécessité qui s'accentuait de plus en plus de créer des chaires spéciales que des célébrités, désignées par leurs travaux et par l'opinion publique, auraient très dignement occupées, Ricord et Civiale avant tout. Mais nos officiels, après discussions vives et délibérations prolongées, firent réponse que le besoin ne s'en faisait point sentir ; que ces dites spécialités rentraient les unes dans le cadre de la chirurgie, les autres dans le domaine de la médecine, et que la Faculté se trouvait au grand complet.

Quelles ont été les raisons qui ont guidé les doctes professeurs d'alors, à formuler leur réponse négative au ministre, réponse que leurs successeurs devaient renier à quelques années de là ?

La chronique d'alors a insinué que les passions, les personnalités et peut-être la jalousie de position, n'ont pas été étrangères à cet ostracisme dirigé surtout contre M. Ricord, créateur de la syphiligraphie de toutes pièces, et qui effaçait déjà plus d'un professeur par son enseignement libre et par sa nombreuse clientèle.

Je suis, croyez-moi, bien peiné d'avoir à dire, en fidèle historien, que notre illustre Velpeau était alors extrêmement hostile aux spécialités, tout comme au microscope. Ses arguments ne manquaient pourtant ni de force, ni de justesse, au premier abord.

Selon Velpeau, reconnaître officiellement les spécialités, c'eut été scinder la science, abaisser le niveau des études générales, et encourager les gens à savoir faire.

Au lieu de cultiver tout particulièrement une branche définie de la pathologie, après avoir possedé sa médecine en général et acquis l'instruction première indispensable, les jeunes gens oiseux et pressés d'arriver, se jetteraient, tête baissée, dans les spécialités ; ils se mettraient à explorer avec leur miroir ou leur lentille un petit coin de l'horizon pathologique exclusivement, et resteraient ainsi foncièrement ignorants, toute leur vie, sur tout le reste. Ce seraient comme des exploiteurs d'une mine, ne s'occupant ni des airs, ni des eaux; et par conséquent des praticiens piètres et nuisibles.

Ces reproches, Messieurs, malheureusement fondés pour les médiocrités, ne sauraient s'adresser aux médecins instruits qui, après avoir exploré et sondé la pathologie dans toutes ses profondeurs, se livrent à la culture spéciale d'une partie restreinte du corps humain, à l'étude minutieuse des maux qui affligent un seul de nos organes.

Cette vérité incontestable conduit à dire qu'avant d'opter pour une branche limitée de l'art de guérir, pour une spécialité, il faut commencer d'abord par bien apprendre sa médecine générale ; ce qui malheureusement n'est pas toujours le cas.

Il arrive, en effet, notamment dans les endroits où le niveau de la médecine n'est pas suffisamment élevé, de constater des bévues dues à l'ignorance des

notions fondamentales de la médecine. Ce qui fait que souvent, au lieu de considérer un organe comme une partie intégrante du corps souffrant dans son ensemble, comme une expression locale d'une affection générale ou d'un viscère éloigné, on ne s'occupe que de cet organe, d'une manière exclusive et indépendante, comme s'il n'avait la moindre connexion avec le reste de l'économie.

Ainsi voit-on, parfois, soigner la peau par des spécialistes, fondateurs même d'écoles, comme s'il s'agissait d'un habit que l'on détache du corps et que l'on place sur une table pour le dégraisser ; comme si les téguments n'avaient ni adhérence, ni connexion avec l'ensemble de la constitution. Souvent aussi l'œil, l'oreille, ou le larynx, sont, pour ainsi dire, arrachés et placés dans une assiette et soignés ainsi sans tenir compte ni des autres organes, ni des fonctions essentielles du mécanisme humain. On sépare et l'on fragmente ainsi cet ensemble admirable du corps humain dont le fonctionnement physiologique dépent précisément des obligations corrélatives, des influences mutuelles et de l'harmonie des connexions. Découper et isoler ainsi les diverses régions de notre corps, c'est, passez moi la comparaison, le partager en principautés indépendantes et autonomes, sans la moindre soumission au gouvernement central et suzerain.

Conclusion : les spécialités sont indispensables aujourd'hui que la médecine, par les immenses progrès qu'elle a réalisés, impose la division de l'art de guérir en plusieurs branches. Mais avant d'être spécialiste, il faut commencer par être médecin.

Il est de fait que souvent la toute grande, la toute première division que comporte la science médicale, celle en pathologie interne et en pathologie externe, en chirurgie et en médecine, est déjà passible des reproches qui précèdent.

Mais les Velpeau, les Nélaton, les Ricord, les Hardy, les Verneuil, les Labbé, les Trélat, les Tillaux, les Fournier, les Besnier, les Vidal etc., ont possédé ou possèdent à fond leur médecine et ne furent jamais obligés, dans un cas urgent, d'attendre — au risque de commettre une erreur — l'arrivée d'un confrère qui diagnostiquât une pleurésie, une pneumonie, un anthrax, un abcès, une tuberculose ou une lithiase.

Monsieur Ricord était bien un spécialiste éminent ; mais ses vastes connaissances et son expérience en constituaient un *médecin* spécialiste.

Mon bien vénéré maître Louis, notre Grand Louis, dont j'ai eu aussi l'honneur d'être un des élèves favoris, me disait un jour en parlant de Nélaton et de Ricord : ils savent ausculter comme nos meilleurs médecins des hôpitaux. Ce haut témoignage suffit.

Voilà donc, Messieurs, votre curiosité satisfaite, et votre surprise, très naturelle d'ailleurs, de ne pas entendre parmi les nombreux titres de M. Ricord celui de professeur à la Faculté de médecine de Paris, dissipée.

Ce ne fut que bien plus tard, lorsque M. Ricord avait déjà pris ses invalides, que la Faculté, se voyant de plus en plus délaissée pour les cliniques

libres (1), se recueillit et décida enfin la création des chaires spéciales qui sont si dignement occupées aujourd'hui par Fournier, Grancher, Charcot, Ball, Panas, auxquels on ajoutera bientôt le Dr Guyon, comme successeur de Civiale. Les élèves peuvent donc s'instruire actuellement sur les diverses spécialités sans commettre la plus petite infidélité à l'enseignement officiel.

Vous le voyez donc, Messieurs, c'est M. Ricord et Civiale qui les premiers ont fait penser à la réforme, à l'extension du programme officiel et qui ont ainsi contribué à compléter le cadre des études universitaires.

Messieurs, c'était en 1852; un souffle de l'impétueux Borée se déchaîna tout à coup de la Scandinavie, passa par dessus la Gaule, entonnant par toutes les fanfares sonores d'Eole les louanges outrées d'une découverte qui assurait contre les risques et périls que fait courir Dame Vénus, et s'abattit sur Turin.

Monsieur Ricord se leva alors avec toute l'énergie que donne une conviction profonde, contre l'engouement qui menaçait de devenir funeste à bien des gens faciles à endoctriner. Il saisit cette nouvelle occasion pour briller de tout son éclat et pour acquérir un nouveau titre à la reconnaissance publique.

Bien qu'Auzias Turenne ait déjà pratiqué la première syphilisation, plusieurs années auparavant, en 1844, il poursuivait ses expériences dans l'ombre; et le silence le plus profond régnait autour de lui, lorsque le Dr Boek de Christiania se mit à l'œuvre et proclama l'efficacité des inoculations syphilitiques, non pas comme moyen prophylactique, conformément aux prétentions du nouveau Jenner (2), pour préserver de la sœur aînée de la petite vérole, mais comme moyen curatif contre la syphilis déjà acquise.

Ainsi lancée du nord, cette doctrine passa comme un météore par dessus la belle France, non pourtant sans éblouir quelques visionnaires, et tomba sur le syphilicome du Piémont, comme un aérolithe que le Dr Spérino ramassa avec empressement. Heureusement qu'en France, une juridiction sévère poursuit avec une rigueur extrême, comme malfaiteur celui qui, sous le prétexte même de servir la science, inoculerait volontiers une maladie à son semblable. C'est cette loi draconienne qui arrêta bientôt la main des syphilisateurs et prévint des malheurs sans nombre.

Néanmoins, la promesse donnée à la jeunesse, de la mettre à l'abri des coups de pied de Vénus en la vaccinant, c'est-à-dire en la syphilisant, fut alléchante et recruta quelques naïfs, usant de leur liberté individuelle.

Ainsi Marchal de Calvi, Melchior Robert, Sirus Pirondi pratiquèrent quelques inoculations de virus syphilitique, non atténué, à quelques bénévoles — l'atténuation des virus étant inconnue alors — qui désiraient s'assurer libre carrière à travers les buissons et les Bacchanales.

Vous savez certes, Messieurs, que la méthode d'Auzias, si méthode il y a, consistait à décerner de suite la syphilis par inoculations souscutanées, prosaïque-

(1) Οὐκ ἐᾷ με καθεύδειν τὸ τοῦ Μιλτιάδου τρόπαιον.
(2) Auzias Turenne.

ment, froidement, dans le laboratoire, par la pointe d'une lancette, sans circonstance atténuante, sans l'intervention, ni de Cupidon, ni de sa chère mère, et d'empêcher toute atteinte ultérieure de la vérole. C'est-à-dire qu'on commençait par donner la maladie à tout le monde pour mettre à l'abri un certain nombre d'individus qui, éventuellement, pourraient avoir la mauvaise chance de l'attraper!

La syphilisation avait aussi la prétention d'éteindre la syphilis dans l'univers.

Calquée sur la vieille médecine arabe qui inoculait la variole dans les intervalles des épidémies dont la violence aveuglait et décimait cruellement les populations, la syphilisation avait la prétention de conférer l'immunité en saturant l'économie, non pas par une inoculation unique, une fois pratiquée, mais par des inoculations multiples et répétées, en donnant ainsi au patient une succession interminable de chancres.

Il ne faut pas oublier, Messieurs, que la moyenne de ces inoculations était de 345, et que des individus bonasses en ont reçu jusqu'à 2000 !!

Le promoteur de ce système, Auzias Turenne, avait lui même tout son corps couvert des stigmates hideux de ces inoculations, ainsi que son autopsie, pratiquée par ses dispositions testamentaires, le fit constater. Car Auzias Turenne, il faut lui rendre cette justice, a agi en homme convaincu, appliquant sur lui même le procédé qu'il prônait tant pour les autres.

Or, la syphilisation, portée à cette époque devant l'Académie de Médecine dont l'approbation aurait aidé à la propagande en faveur de ce veau d'or sorti des étables d'Auzias, fut énergiquement combattue par quelques membres de cette docte compagnie.

Monsieur Ricord, avec son éloquence entraînante et sa verve irrésistible, ayant toujours comme base l'inflexible logique et comme arme bien aiguisée son ironie fine et cruelle qu'il savait si bien manier, brisa en mille morceaux cette nouvelle idôle, au profit de la science et de l'humanité.

Mais entre temps, la syphilisation fit déjà quelques victimes. Certains étudiants en médecine se sont offerts en holocauste ; mais, est-ce au temple de la science, ou bien à celui de Vénus, par spéculation, pour se rendre invulnérables à toutes les flèches envenimées du malin Cupidon? Je ne saurai le dire.

La nouvelle des tristes conséquences de leur conduite irréfléchie, cette première aux Corinthiens, s'est vite propagée dans tout le quartier latin, et les prônes éloquents de M. Ricord, chaque matin aux étudiants, prévinrent de nouveaux malheurs. Car la jeunesse inexpérimentée juge d'une manière pressée et favorable tout ce qui est neuf et luisant et confond ainsi, souvent, l'or avec le mussif.

Vous n'ignorez pas, Messieurs, que tel étudiant, tendant généreusement et imprudement son bras au nouveau Jenner, vit bientôt tout son corps couvert d'ulcères hideux et succomba à la vérole la plus épouvantable, après des souf-

frances aussi longues que terribles ! Plus tard la dualité des chancres à porté le coup de grâce à la syphilisation curative.

L'immunité que confère — à part de rares exceptions — une première infection par le virus syphilitique, à la manière de toutes les maladies spécifiques, a déjoué, en dernier lieu, tous les calculs des syphilisateurs.

Messieurs, l'infaillibilité n'existe point en médecine. Les ignorants, les entêtés et ceux qu'aveugle la passion, sont seuls à prétendre qu'ils ne sauraient se tromper. Les natures d'élite, les vrais savants se rendent à l'évidence ; Ils reconnaissent leur faute, avouent leur erreur et font amende honorable.

C'est là la conduite qu'a tenu M. Ricord, lorsqu'il a été démontré que les accidents secondaires, contrairement à ce qu'il avait professé et soutenu jusqu'alors, étaient aussi susceptibles de transmission. Ce fut là une preuve irréfragable de bonne foi qui honora le grand maître et rehaussa encore davantage le piédestal sur lequel le plaçait l'opinion publique, un quart de siècle avant sa mort.

Monsieur Ricord donna aussi à ses élèves, en face du monde médical, un grand exemple de probité scientifique.

Les relations de M. Ricord avec ses élèves méritent de nous arrêter un instant. Les mentionner en quelques mots c'est contribuer à mettre de plusen plus en relief les hautes qualités d'esprit et de cœur du maître regretté ; c'est mieux faire comprendre l'attachement inébranlable, l'affection toute filiale que lui ont tous voués jusqu'à la vieillesse, que plusieurs d'entre eux ont déjà atteinte.

C'est que M. Ricord n'était pas seulement un chef de service enseignant un petit coin de la pathologie. C'était un chef d'école s'imposant la tâche de former des élèves, de préparer de vrais médecins, c'est-à-dire des hommes dignes, desservant tout aussi bien la science que l'humanité. Il les pétrissait, il les modelait, en quelque sorte ; il formait leur esprit, comme un vrai père spirituel, comme un directeur d'âmes, à la manière des grands maîtres de l'antiquité ; ainsi que le faisaient Socrate et Platon. Il s'attachait ainsi à leur inculquer les préceptes qui doivent guider dans l'étude des malades ; il leur apprenait l'art d'observer et d'induire les indications ; ce qui n'est pas donné à tout le monde ; car pour ce faire, il faut tout d'abord une disposition particulière, un esprit chercheur, droit et positif ; puis, une direction saine, dégagée de toutes les théories enfantées en dehors de l'observation, et qui conduisent forcément à l'erreur en diagnostic et en thérapie, quelle que soit l'érudition que l'on possède.

En parlant ainsi je fais allusion à ses élèves intimes, à ses internes, à ses enfants adoptifs, qu'il secondait par tous les moyens en son pouvoir, pour les instruire d'abord et pour les faire gravir plus tard tous les degrés de la plus haute situation ; lorsqu'il avait reconnu en eux des dispositions favorables, de l'étoffe, pour me servir de son expression familière.

Le titre d'ancien interne de M. Ricord décernait un brévet de capacité,

apprécié tout aussi bien en France qu'à l'étranger. Il assurait l'avenir de tous ceux qui en étaient investis. Mais devenir l'interne de M. Ricord n'était pas chose facile. Cette place était retenue et promise trois et quatre années d'avance. Et le maître mettait dans ce choix des conditions et des rigueurs qui éliminaient la plupart des postulants. Mais ceux qui avaient le bonheur de grimper sur ce mât de cocagne devenaient ses disciples ; et bientôt après, ses meilleurs amis.

Pendant toute la durée de mon internat chez ce maître bien-aimé, l'année 1852, de délicieuse mémoire, je l'ai vu arriver chaque matin doux, aimable, disant un mot agréable ou une plaisanterie à chacun de ses élèves, souriant et traîtant les malades de ses salles avec politesse et bonté, tout comme des clients payants ; c'est tout dire.

Sa régularité servile dans l'accomplissement de ses devoirs de chef chirurgien, faisait souvent la désolatiou de ses élèves, En effet son exactitude ne le cédait qu'à celle de Velpeau qui, on le sait, arrivait chaque matin, quelques minutes avant l'heure, dans la loge du concierge de la Pitié, et attendait que l'inéxorable horloge sonnât huit fois, pour traverser la cour de l'hôpital et monter dans les salles. Mais, tandis que Velpeau rayait impitoyablement de sa main, sur la feuille de présence, tout élève qui ne répondait pas à l'appel, M. Ricord, plus indulgent pour la jeunesse, notamment pendant les grandes attractions du quartier latin, savait pardonner et ramener vers le devoir, par des conseils paternels, les égarés de la veille dans les bosquets de la *chaumière* ou *du château des fleurs*.

Pendant tout le temps que j'ai été attaché à son service, je n'ai vu M. Ricord se fâcher tout rouge, que trois fois. C'était toujours dans l'intérêt de ses malades. J'ai encore devant les yeux ces petites scènes dont deux ont été motivées par la négligence du premier infirmier Jean, un vieillard vert, à cheveux blancs ébouriffés, vieux pilier du service, que M. Ricord appelait dans ces moments de colère *Jean Foudre*, en tapant du pied. La troisième fois, la tempête se déchaîna sur un externe, devenu depuis membre de l'Institut, sur notre illustre physiologiste Marey, si ma mémoire me sert fidélement, pour avoir omis ses pansements. Ses emportements étaient aussi bruyants que sa nature vive ; mais ce n'étaient que des explosions instantanées d'un orage d'été ; l'instant d'après, le sourire reprenait ses droits sur ses lèvres dont la conformation accusait à coup sûr une nature gaie, bienveillante, incapable de garder rancune, ainsi que le faisait remarquer tout dernièrement un publiciste distingué, un physionomiste expert; un tapotement léger sur l'épaule de la personne grondée exprimait presque un regret da ce courroux, quelques secondes après.

Quel contraste de caractère, de manières et de langage, entre ce chef adorable et les types Dupuytren et Lisfranc, dépeints par M. Ricord lui même, leur ancien élève, ou bien avec Jobert de Lamballe que nous avons connu de près (1), et dont les internes pouvaient rarement supporter, au delà

(1) Pour avoir été son interne aussi.

de quelques mois, les inconvenances, les brutalités et les cris de paon !

L'existence de M. Ricord s'écoulait toute la semaine méthodiquement partagée entre son hôpital, ses nombreuses visites en ville, et ses longues consultations données dans son cabinet. Mais le dimanche, il chômait; il faisait son sabbat. Ce jour était invariablement consacré au repos de son corps et de son intelligence, tous deux très surmenés pendant les autres jours. Néanmoins, si un de ses malades riches ou pauvres indistinctement, réclamait sa présence d'urgence, M. Ricord, transigeant avec ses habitudes patriarchales, accourait au plus vite partout où le devoir professionnel l'appelait. C'est ainsi que nous l'avons vu surgir à l'hôpital les jours fériés, de grand matin, et nous faire arracher de notre lit, pour visiter avec lui ses opérés graves, objets constants de sa préoccupation et de sa sollicitude.

Les rencontres de M. Ricord avec ses anciens élèves, dans quelque banquet ou dans quelque réunion, rencontres autant recherchées par le maître que par les disciples, étaient de véritables fêtes touchantes de famille. Le bonheur et la joie de se retrouver auprès du maître affectionné se dessinaient sur toutes les figures. Les moments si heureux passés à l'hôpital du Midi, souvenir délicieux de sa jeunesse, se retraçaient à toutes les mémoires. Ces visites, ces matinées inoubliables où l'on sentait son instruction grandir sans cesse, jour par jour, minute par minute, sous la direction d'un chef aimable, bienveillant, qui ne dédaignait ni la plaisanterie, ni les bons mots, en leur lieu et place, donnant constamment l'exemple de la politesse et des bonnes manières, se sont gravées d'une manière ineffaçable dans le cœur de nous tous et justifiaient notre culte pour le maître.

Dans ces réuuions, que nous trouvions tous par trop espacées, où le grand chef était entouré de son état major, à chacun de répéter avec bonheur les petites anecdotes, les historiettes de son temps, les traits d'esprit et de délicatesse du maître qui, enchanté et heureux de tous ces souvenirs, chers à son cœur, manifestait sa joie intime par l'expression de sa douce physionomie, par l'enlacement dans ses bras de ses chers élèves et par la pression affectueuse, sans fin, des mains de chacun d'eux.

Une telle scène émouvante — hélas la dernière ! — a eu lieu le soir du banquet du Congrès de Dermatologie et de Syphiligraphie, à l'hôpital de St. Louis, ce banquet cosmopolite qui réunissait tous les membres de la grande famille médicale, sans distinction, ni de race, ni de nationalité, tous investis du grand sacerdoce de secourir l'humanité souffrante toujours, partout et quand même.

M. Ricord, qui présidait cette réunion si confraternelle, a souhaité cordialement la bienvenue à tous les médecins des pays étrangers en leur disant : « La salle, mes chers confrères, a été décorée de tous vos drapeaux ; et moi aussi je me suis décoré de tous vos ordres nationaux pour exprimer mes sym-

pathies envers vous tous.» Puis il a ajouté : « Ma joie de voir dans cette réunion de famille plusieurs de mes anciens internes, mes chers enfants spirituels, est indicible. Voici mon fils aîné — et il désigna du doigt le savant et honorable M. Diday, toujours aussi respectueux envers le maître vénéré qu'il y a un demi siècle. — Se retournant ensuite il a indiqué, par un sourire gracieux, un à un, chronologiquement, tous ses anciens internes présents, à cheveux blancs, en adressant à chacun d'eux un mot partant du cœur et allant droit au cœur. Il a scellé ainsi une dernière fois ses anciennes relations, si chères à tous, par un nouveau témoignage de son cœur débordant d'affection.

Je vous ai dit, Messieurs, en commençant, que la réunion des facultés les plus variées faisait de M. Ricord un être rare, un être merveilleux. Tous ceux qui l'ont connu se sont toujours plus à le considérer comme le type de l'homme comme il faut, du Parisien mondain par excellence.

En effet, sympathique, distingué dans sa mise, dans ses manières et dans sa parole coulant de source, où pétillait l'esprit, tout naturellement, sans efforts ni recherche, il avait toutes les grâces du causeur le plus attrayant, du charmeur le plus accompli. Il possédait le don assez rare de cette finesse innée, toute gauloise, perfectionnée par l'usage du monde, de bien dire et de tout dire, sans froisser les oreilles les plus prudes, sans jamais enfreindre, lorsqu'il le fallait, les règles des convenances les plus austères ; il se dépouillait ainsi à volonté de tous les attributs du gouailleur agréable, tel qu'il se montrait dans les cercles intimes et dans ses visites nosocomiales.

Monsieur Ricord adorait le monde, la société et les grandes réunions ; et cela jusqu'aux dernières limites de sa longue et belle existence. Il se plaisait à faire son apparition partout, orné de ses nombreuses décorations, parmi lesquelles, la plus méritée, nous répétait-il, était celle de la couronne du chêne dont il avait beaucoup soigné les fruits. D'ailleurs il les possédait toutes, excepté celle que le cardinal Antonelli n'osa lui décerner.

Monsieur Ricord, ainsi paré, faisait son apparition partout ; il aimait cueillir les expressions d'hommage et de respect du grand monde qui, depuis trente ans, a toujours fait cercle autour de sa personne.

Il lui arrivait souvent d'interrompre la série de ses receptions professionnelles, où accourait une foule cosmopolite, inconnue jusqu'alors dans les annales de la clientèle, admise sur présentation de cartes cherchées deux et trois jours d'avance, pour pousser une pointe dans le monde. On sait que ses consultations duraient chaque soir de huit heures à une heure du matin ; et que toutes les professions, tous les états sociaux, toutes les nations, venaient payer leur tribut au créateur de la vénéréologie, et invoquer, en procession, la toute puissance du Grand Esculape.

Monsieur Ricord après avoir reçu un grand nombre de ses malades, j'allais dire de ses pélerins, suspendait, pour quelques moments, ses consultations,

et faisait une apparition presque furtive dans les salons du meilleur monde qui, à son tour, le recherchait, le fêtait et l'écoutait avec avidité.

Après avoir reposé son esprit, surmené par les aridités professionnelles, par des conversations variées avec les représentants les plus distingués de la littérature, des sciences et des beaux-arts, qu'il était sûr de rencontrer dans certains salons de sa prédilection, après avoir ainsi dépensé un peu de sa verve et de sa plaisenterie, il rentrait de nouveau dans son confessionnal par une porte dérobée. C'est en s'esquivant de la même manière qu'il se rendait, de temps à autre, au théâtre pour assister à quelque pièce de grande vogue, dont il ne pouvait voir qu'un seul acte ou tout au plus deux par soirée ; obligé qu'il était de revenir chez lui pour reprendre le fil de ses consultations interrompues. Et les patients ne s'impatientaient guère d'attendre leur tour au milieu de cet appel des rédemptés, échelonnés en catégories, dans les grands salons splendides, dans les petits salons à issues secrètes, ou dans la vaste salle commune d'attente, autant d'étapes ou de purgatoires, où il fallait séjourner passablement avant la comparution devant le sauveur, pour l'absolution de gros pêchers ou de minces péccadilles.

Messieurs, il était fort intéressant de rencontrer M. Ricord dans le monde et de voir l'attitude qu'il y gardait. De peur de compromettre, il ne saluait jamais le premier. Il ne reconnaissait personne, lui à qui un chacun avait ou a eu recours dans le présent ou dans le passé, au printemps, à l'âge mûr ou à l'automne de la vie.

Dans un salon encombré, un client, passant et repassant devant le grand Esculape, en évita toujours le regard ; lorsque, pendant l'éclaircie occasionnée par les danses exécutées dans la pièce voisine, l'Adonis lui présenta ses excuses en ajoutant : j'ai feint ne point vous connaître de crainte d'être mal pointé par ces dames, « au contraire, mon ami, riposte M. Ricord, être bien avec moi cela rassure ; car c'est posséder un certificat de bonne vie et mœurs».

L'ovation dont M. Ricord fut l'objet cet été, lors de la reception à l'Hôtel de Ville, où il fut acclamé par les étudiants de tous les pays et de toutes les Facultés, accourus à Paris pour l'inauguration de la Sorbonne, a été son dernier triomphe. Cette foule d'élite, cette houle intelligente s'écarta respectueusement sur le passage du maître vénéré chamarré de toutes ses décorations, et l'accueillit par des vivats enthousiastes qui l'ont ému jusqu'aux larmes.

Messieurs, vous connaissez maintenant M. Ricord académicien et chef de service, professeur et praticien, spécialiste et opérateur habile, clinicien consommé, rhéteur éloquent tout autant que causeur séduisant, créateur de la syphiligraphie, dont l'étude, grâce à lui et à son école, est devenue si simple, si facile, si classique, qu'il serait à désirer qu'il en fût de même pour toutes les branches de la science médicale. Vous connaissez ses nombreux travaux : sa clinique iconographique, monument scientifique impérissable ; ses lettres à feu Amédée Latour, chef-d'œuvre de science et de léctique ; ses anno-

tations savantes au livre de Hunter, ses nombreuses publications dans les journaux, ses discussions à l'Académie et enfin la reconnaissance qui lui est due d'avoir définitivement introduit dans la thérapeutique ce médicament héroïque, ce puissant dompteur de la syphilis tertiaire, l'iodure de potassium. Car, bien qu'il fût expérimenté bien avant lui, par Wallace en 1834, c'est M. Ricord qui a formulé les indications précises, qui a donné les bases de l'administration de ce médicament souverain, et c'est grâce à lui qu'il est entré dans le domaine de la thérapeutique courante.

Vous connaissez donc déjà de cet homme illustre bien des titres qui lui ouvrent le temple de l'immortalité, bien des droits imprescriptibles, pour figurer dans le Panthéon des grands hommes. Mais ce que vous ignorez encore et qu'il est de mon devoir de vous faire savoir aussi, c'est sa grandeur d'âme, son abnégation, son dévouement jusqu'au sacrifice, lorsqu'il s'agissait de secourir l'humanité souffrante et principalement les indigents. Tout malade, soigné dans le service hospitalier de M. Ricord, venait grossir la phalange de ses obligés et de ses dévoués.

La bienveillance, la douceur avec lesquelles il traitait ses malades pauvres dont il remontait le moral et soutenait le courage, faisaient de lui un vrai aumonier scientifique.

Enfin, Messieurs, vous le dirai-je, sa bourse était toujours ouverte à ses malades convalescents, ou bien à ceux dont la famille était dans la misère. Cette indiscrétion m'aurait, certes, valu une réprimande, si elle était arrivée jusqu'aux oreilles de mon affectionné maître.

Messieurs, un acte de courage et d'abnégation qui, à lui seul, vous apprendra plus que je ne saurai dire sur les sentiments humanitaires de M. Ricord et sur sa manière d'envisager et d'accomplir les devoirs professionnels, doit vous être signalé ici. C'est un acte sublime de sauvetage, s'il en fut jamais, qui ne doit être oublié des médecins de ma génération, ni ignoré de nos jeunes confrères : Un matin pendant sa visite à l'hôpital, on amène sur un brancard un homme dont la respiration pénible, saccadée, bruyante, et la face violacée, annonçaient à distance une asphyxie imminente. Un coup d'œil rapide du maître constate l'urgence de la trachéotomie. M. Ricord procède immédiatement à l'opération. Mais, à peine la trachée est-elleouverte que les mucosités accumulées déjà et le sang qui y fit irruption menacent d'emporter le malade qui se débat dans l'agonie. M. Ricord, sans hésiter, sans perdre une seconde, se précipite sur le malade, applique sa bouche à l'ouverture de la trachée, suce de toute sa force les matières qui l'obstruent, les rejette, y revient encore, et ainsi de suite, jusqu'à ce que la respiration reprenne son jeu régulier. Il arrache ainsi ce moribond à une mort certaine, aux applaudissements des nombreux assistants !

Notez bien, Messieurs, que M. Ricord n'a pas eu le temps matériel de diagnostiquer la maladie principale qui occasionnait l'asphyxie chez cet homme qui aurait pu être atteint d'une affection éminemment contagieuse.

Il fallait voir l'expression de bonheur qui se peignait sur la figure de M. Ricord, lorsqu'on lui faisait raconter cette scène émouvante. Il n'y mettait la moindre prétention, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde ; tout simplement un devoir accompli qu'il paraissait tout prêt à recommencer, le cas échéant.

M. Ricord n'a jamais voulu aliéner sa liberté. Il est resté célibataire. D'aucuns disent que c'était là le secret de cette jeunesse permanente, dépourvue de toutes les tribulations, des soucis, des angoisses et des déceptions de l'enchaînement conjugal.

Cependant il adorait son intérieur et paraissait très heureux des soins dévoués et cordiaux qu'il a toujours eus dans la famille de son frère aîné, le Dr Alexandre Ricord, que notre cher maître traitait toujours avec tous les égards possibles, avec le plus profond respect filial. Car il n'oubliait jamais qu'il lui devait sa carrière et sa position. En effet c'est ce frère aîné qui servit de père à M. Ricord, qui l'initia, le premier, aux secrets de la science, — en commençant par lui donner des leçons d'Histoire Naturelle, — qui l'amena plus tard de Baltimore à Paris et qui dirigea enfin ses premiers pas dans ses études médicales.

Monsieur Philippe Ricord était l'enfant gâté de cette famille qui était sienne.

Dès que, vers une heure de l'après midi, le bruit de la voiture de M. Ricord, traînée toujours par des chevaux vifs et fougueux, retentissait dans la grande cour pavée de l'hôtel rue de Tournon, devenu historique par le fait même que l'illustre locataire l'a habité pendant plus d'un demi siècle, dès que l'arrivée de M. Ricord était ainsi annoncée, la porte du rez de chaussée s'ouvrait, et toute la famille se précipitait au devant de lui, en compagnie de quelques chiens, que notre maître aimait toujours à posséder ; c'était, chaque jour, comme le retour d'un voyage lointain, qui ramenait la joie dans la famille anxieuse de reposséder l'absent.

Monsieur Ricord arrivait fatigué, épuisé par un travail de six ou sept heures, accompli à l'hôpital et en ville. Mais, dès qu'il était coiffé de sa toque noire et qu'il avait revêtu son coquet coin de feu, il retrouvait bien vite sa gaîté et son entrain naturels. Il rencontrait dans ce milieu intime un empressement à lui être toujours agréable, et toutes les délicates prévenances, tous les petits soins affectueux que lui prodiguaient, avec la figure souriante, épanouie et heureuse, le frère, la belle sœur, souvent aussi les neveux Nitard et Calvo et plusieurs amis ; c'était là une récompense quotidienne précieuse pour M. Ricord.

Les réceptions, les dîners auxquels M. Ricord conviait toujours ses amis ont laissé des souvenirs bien vivaces chez nous tous.

C'était d'abord rue de Tournon, et plus tard au château de Morsant que M. Ricord a eu de la succession de notre illustre Chomel, et pour l'acquisition du-

quel il avait travaillé, comme il se plaisait à le répéter, en jouant sur les mots, jusqu'à ce que mort — sang s'en suivît.

Cette charmante campagne, traversée par une rivière, a dû être échangée plus tard, à cause de ses miasmes paludéens, qui ont failli coûter la vie à Madame Alexandre Ricord, contre le château de Chaulnay près Versailles, où la même existence calme, patriarchale, hospitalière, a toujours continué.

Dès l'acquisition du château de Morsant, le dimanche et les jours des grandes fêtes étaient consacrés à la vie de campagne ; à admirer la nature, à contempler les fleurs et surtout les grands arbres, pour lesquels M. Ricord avait un culte spécial, à l'opposite du penchant destructif de Gladstone qui les abat et les massacre de ses propres mains, trempées ainsi dans leur sève jaillissante sous les coups de sa hâche fatale !

Ces jours de repos, il recevait toujours des invités qui passaient l'après midi dans la société du chatelain, accueillant avec cette gentillesse exquise, avec cette affabilité et cette cordialité qui subjugaient et attachaient tout le monde à sa sympathique personne.

Les mêmes traditions avaient plus tard continué à Chaulnay. La culture des ananas, établie en grand, charmait ses loisirs, tout en rapportant suffisamment pour défrayer de toutes les dépenses du château et du parc. Mais, dès que les Indes ont commencé à expédier en Europe des cargaisons de ce fruit, sa valeur vénale fut tellement amoindrie, que l'entretien des serres devint une source de dépenses onéreuses. Aussi M. Ricord renonça-t-il de suite à cette culture.

Tous ces détails nous ont été racontés, au Dr L. Labbé et à moi, le 25 août dernier à Chaulnay même, dans une causerie des plus agréables qui nous a étonnés et enchantés par la variété des sujets, par les souvenirs détaillés des faits passés même soixante et soixante dix ans auparavant, par la grâce, par l'entrain de ce causeur toujours charmant, toujours le même.

La suppression de la culture des ananas, afin de réaliser une économie, bien que cela fût au détriment des distractions et des plaisirs bien restreints de M. Ricord, notamment dans ces dernières années, prouve certainement qu'il savait calculer, et me conduit tout naturellement à réctifier l'opinion générale entachée d'erreur, sur le désordre, la prodigalité et les dépenses insensées dont on l'a bien injustement accusé. Il est de fait que M. Ricord occupant une des positions médicales les plus élevées, a possedé aussi une clientèle des plus lucratives, pendant plus de 30 ans. On peut affirmer que Nélaton seul, pendant son apogée, datant du moment où il a reconnu seul et contre l'opinion des chirurgiens de tous les pays, envoyés pour soigner Garibaldi, la balle nichée dans le pied de ce général, Nélaton seul pouvait arriver, à Paris, à un bilan aussi élevé que celui de M. Ricord.

Or le public, voyant que ces bénéfices, se chiffrant annuellement par des centaines de milliers de francs, ne s'accumulaient point entre les mains de

M. Ricord, était tout naturellement porté à lui reprocher des prodigalités et des dépenses irréfléchies.

Il n'en fut rien, Messieurs.

Monsieur Ricord vivait certes dignement et conformément aux exigences de la haute position qu'il s'est créée, par son mérite et par son travail. Mais on peut ajouter aussi, bien simplement. Il a toujours dépensé fort peu pour sa propre personne.

Comme la plupart des vrais hommes de science, M. Ricord ne s'entendait guère aux affaires ; de sorte que tout en gagnant beaucoup, il ne savait ni compter, ni conserver et encore moins faire fructifier. Des vautours financiers ont souvent abusé de son inexpérience dans les affaires, de son désintéressement et de sa confiance, pour l'exploiter, pour le dépouiller même de ses économies, en l'engageant dans des entreprises véreuses. Mais une source permanente du déséquilibre de ses finances, une fuite véritable du tonneau des Danaïdes, continuellement rempli et constamment vide, c'était sa générosité inépuisable, envers quiconque implorait son secours.

Monsieur Ricord ne pouvait, ne savait jamais refuser un service pécuniaire réclamé même par les personnes qui lui étaient inconnues. Celui qui lui demandait obtenait toujours. Les étudiants, les élèves en médecine surtout, les artistes et les gens de lettres, — cette triade toujours besogneuse, —étaient toujours sûrs de faire vibrer les cordes humanitaires de M. Ricord, et de lui arracher des secours dont ils n'étaient pas toujours bien dignes. Avec cela, que de faux étudiants, que d'imposteurs, que de publicistes incapables, que de fruits secs surprenaient sa bonne foi et exploitaient la noblesse de sa nature. M. Ricord donnait sans fracas, ni bruit, sans spéculation ni calcul, obéissant toujours aux élans de son cœur et n'ayant pour toute récompense que la satisfaction intime d'avoir été utile, d'avoir tendu la main à son semblable.

Ses malades pauvres savaient aussi s'adresser à leur bienfaiteur, lorsque guéris, après des mois de séjour à l'hôpital, ils se trouvaient jetés sur le pavé de Paris sans ressources, sans ouvrage, sans outils même pour reprendre leur métier.

Voilà, Messieurs, les gouffres qui ont engloutis, pendant plus de 20 ans, les gros bénéfices réalisés par la capacité et l'activité de M. Ricord.

Mais la société comprend et partage si peu les sentiments élevés d'une nature aussi belle ; elle est, en général, si peu capable de tels actes de bienfaisance, qu'elle a cherché et qu'elle a inventé à toute force, des sources d'écoulement de la fortune, plus en rapport avec ses penchants et avec ses instincts, pour expliquer les déficits par lesquels se sont clos pendant longtemps les budgets annuels de M. Ricord, malgré les grosses sommes continuellement perçues.

Tous ceux qui ont connu M. Ricord de près peuvent témoigner, la main haute, qu'il n'avait aucun des défauts que la médisance et la calomnie lui ont

souvent attribués. Sa verdeur, conservée jusqu'à son extrême vieillesse, inflige le démenti le plus formel à toutes ces accusations malveillantes et injurieuses.

Sa vie toute entière s'écoulait entre l'accomplissement des devoirs professionnels, ses travaux et ses luttes scientifiques. Fréquenter le grand monde, recevoir ses intimes, chercher le repos et le calme dans son intérieur, après les journées où se consommait l'activité la plus fiévreuse, tel était son programme, varié quant à l'emploi des heures, monotone quant à sa répétition quotidienne.

Ainsi, Messieurs, ce n'est qu'après bien des déboires, après bien des déceptions cruelles que M. Ricord, se réveillant de son sommeil paradisiaque, revenant de son beau rêve, où l'humanité était dépeinte avec les couleurs de rose et d'azur, parvint à mettre une sourdine aux vibrations de sympathie imméritée que les indignes cherchaient toujours à susciter dans son âme sensible. Non pas qu'il ait cessé de faire le bien, par suite de ses récoltes incessantes d'ingratitude ; mais il se décida à ne donner, à l'avenir, qu'avec discernement et à bon escient, à ceux qui avaient réellement droit à ces actes de générosité; témoin toutes ses largesses à toutes les sociétés de secours et de bienfaisance, et ce qu'il a toujours accordé aux confrères maltraîtés par le sort, ou à leurs familles se trouvant dans le dénûment. Les représentants des associations médicales ont témoigné sur la tombe de M. Ricord, de ses actes de générosité sans fin.

Voilà, Messieurs, comment il se fait que M. Ricord, gagnant beaucoup et dépensant relativement peu, n'a su ni thésauriser, ni s'enrichir. Revenu plus tard de ses erreurs, qui l'honorent plutôt qu'elles ne déposent contre lui, il a su mettre de l'ordre dans ses affaires et acquérir une aisance indépendante.

Vous avez vu, Messieurs, que, bien que célibataire, M. Ricord n'a jamais mené la vie de garçon. Il a toujours aimé, adoré son intérieur. Ceux qui ont vecu dans son intimité savent à quel point il a été éprouvé, quel profond chagrin il a ressenti lorsque la mort l'a cruellement frappé dans ses affections, en lui ravissant son frère et plus tard sa belle-sœur !

M. Ricord s'est trouvé alors tout seul comme isolé dans l'existence, comme un naufragé qui n'a eu que la vie sauve. C'était un vrai orphelin, inconsolable, désorienté, ne sachant diriger ni sa maison, ni sa propre personne.

Heureusement que bientôt sa petite nièce accourut auprès du grand oncle et l'entoura de tous les soins affectueux dont il avait d'autant plus besoin que le poids des années le courbait de plus en plus. Madame Jenny Saleta, fille du Dr Nitard, neveu de M. Ricord, que nous avons connue, il y a bien des années, au château de Morsant, bien petite, gracieuse, espiègle, continuellement caressée et gâtée par l'oncle, lorsqu'elle arriva de St-Pétersbourg, vint comme un ange du ciel pour adoucir sa vieillesse déjà avancée. Par sa douceur, par ses soins de tous les instants, Madame Saleta fut comme une fille dévouée qui rendit la vie de M. Ricord pleine de charmes. C'est ce que nous avons constaté tout dernièrement encore, lorsque nous avons été, le 25 août dernier, passer quel-

ques heures auprès de notre maître vénéré. M. Ricord ne pouvait donner un témoignage plus éclatant d'affection et de reconnaissance à sa chère nièce, qui faisait l'unique bonheur de ses dernières années, par toutes ces qualités inhérentes à la femme de cœur, qu'en lui accordant son nom glorieux et en la constituant sa légataire universelle. C'était de toute justice.

Monsieur Ricord ne s'est jamais occupé de politique. Il est toujours resté strictement renfermé dans son cercle professionnel. Ce qui ne veut point dire qu'il n'ait pas eu ses opinions personnelles. Cependant, celles-ci étaient plutôt inspirées par ses anciennes relations amicales avec certains membres de la famille Napoléonienne, qu'une conviction basée sur une estimation exacte des intérêts de son pays et de l'influence néfaste exercée par le dernier régime sur les destinées de la France qu'il chérissait par dessus tout. C'est ainsi, je pense, qu'il a été amené, par sentiment plutôt que par calcul, à épouser, jusqu'à un certain point, la cause du second Empire, source de plus grands malheurs encore pour la France que son aîné qui lui avait déjà valu une première invasion.

Monsieur Ricord a eu, peu après la proclamation de l'Empire,le titre demédecin en chef de la maison du prince Jérôme Napoléon, le gendre du roi Victor Emmanuel, que vous avez eu l'occasion, Messieurs, de voir de près, une première fois pendant la guerre de Crimée et une seconde fois, il y a quatre ans environ.

Les goûts artistiques de M. Ricord et le plaisir qu'il éprouvait de se retremper toujours dans la société choisie et variée que le prince Napoléon, ainsi que la princesse Mathilde, sa sœur, l'ex Madame de Demidoff, ont su attirer dans leurs salons, firent de M. Ricord un de leurs habitués les plus fidèles. Il prenait plaisir à y rencontrer les hommes les plus marquants de tous les états sociaux, dont il recherchait le contact et le commerce.

Je ne vous aurais pas entretenu, Messieurs, de tout cela si je ne considérais pas comme un devoir impérieux de réhabiliter la chirurgie française et M. Ricord en particulier, d'une accusation grave, qui, partie de la Grande-Bretagne, fit, bientôt après, le tour du monde entier.

Quelque temps avant la guerre de soixante-dix,la santé de l'Empereur,étant aussi sérieusement compromise par l'état de sa vessie, que sa dynastie par la marche des événements et la succession des fautes commises, une consultation fut décidée pour établir un diagnostic que ses médecins ordinaires hésitaient à poser.

Monsieur Ricord convié à cette réunion n'eut pas de peine à constater, par le choc du cathéter introduit dans la vessie, et nettement perçu, la présence d'un corps étranger, d'un calcul volumineux ; ce qu'il déclara séance tenante. Mais, l'aussi massif que fin Dr Rayer, influençant notre habile, mais impressionnable chirurgien, Nélaton, ne voulut point qu'il y en eût. Il refusa même de s'en convaincre, en sentant la percussion du corps étranger, que M. Ricord se faisait fort de lui faire percevoir.

Le Dr Rayer, premier médecin de l'Empereur, déclara officiellement orbi et urbi qu'il n'y avait point de pierre dans la vessie de Napoléon. Bien que M. Ricord fut d'un avis diamétralement opposé, il usa de toute sa discrétion et n'en souffla mot à personne.

Ainsi que le fait ressortir notre distingué confrère et ami, le Dr Duval, dans son article sur M. Ricord, — dans la Médecine contemporaine — le diagnostic conventionnel et spéculatif de la majorité des consultants permit la guerre et amena toutes les conséquences désastreuses, prévues et pressenties par les esprits droits et indépendants, à la tête desquels il faut placer avant tout, le Grand Thiers.

Il est à croire que si l'on avait déclaré à La Majesté qu'un calcul énorme était logé dans sa vessie, il n'aurait pas décidé la guerre dans son esprit; et tous ses journaux et partisants n'y auraient pas poussé, en excitant l'amour propre du peuple par toutes ces historiettes forgées de toutes spièces aux Tuileries, et plus tard démenties par le principal auteur et dénonciateur censé, par Benedetti, l'ambassadeur même de Bonaparte.

Le chirurgien anglais Thomson, qui diagnostiqua plus tard la pierre, ne sut ni l'opinion exprimée bien avant par M. Ricord, ni le mobile de l'absolution extrascientifique accordée par les autres consultants, à l'instigation de l'impératrice, dit-on.

La conduite rectiligne de M. Ricord dans cette occasion doit être signalée, à son grand honneur. Elle démontre sa correction absolue dans l'exercice de la profession, quelque élevée que fût la position du malade.

Les dernières années de M. Ricord se sont écoulées dans le repos relatif et dans les douceurs de la vie de famille la plus paisible et la plus heureuse. Habitué, pendant plus d'un demi siècle, à mener une existence des plus actives, il ne pouvait se condamner à l'oisiveté absolue. Sa santé s'en serait ressentie. Et d'ailleurs l'aurait-on laissé ? Toutes ses facultés intellectuelles étaient intactes ; toutes ses qualités de clinicien éminent et consommé étaient parfaitement conservées ; et son expérience, si grande, corroborait de plus en plus sa perspicacité dans le diagnostic et ce coup d'œil rare dont la nature l'avait doué. Aussi était-il toujours très recherché pour les cas difficiles et embarrassants, et continuait-il, malgré ses 89 ans, à rendre de grands services aux confrères et aux malades. Il donnait toujours ses consultations en son hôtel rue de Tournon, dans ces appartements, possesseurs de tant de secrets, témoins oculaires et auditifs de tant de confidences ! Si les murs avaient une langue, de quelles aventures, de quels romans, de quels drames ne nous auraient-ils pas entretenus ?

Tous les cochers de Paris, à force d'y amener tous les soirs de nombreux clients, connaissaient si bien l'hôtel légendaire que, à peine quelqu'un, à partir de 7 heures du soir, en montant dans un véhicule aux quatre coins de Paris, balbutiait-il rue de Tournon, l'automédon complétait la phrase en disant : je comprends mon bourgeois, c'est *rue Tournon numéro 6*.

Monsieur Ricord continuait aussi à faire quelques visites en ville, mais de plus en plus rares. Car, ainsi qu'il le répétait souvent à ceux qui s'informaient de sa santé, *il se portait bien, mais ses jambes ne voulaient plus le porter*. En effet, dans ces derniers temps il ne pouvait plus se déplacer, qu'appuyé sur le bras d'un aide.

Sa retraite successive de la vie active lui créait des loisirs de plus en plus longs qu'il aimait à écouler dans son intérieur, où les amis dévoués allaient le trouver et y passer des heures entières, autant pour lui être agréable que pour jouir de sa conversation toujours spirituelle et instructive à l'égal d'une Encyclopédie.

Si son projet de rédiger ses mémoires, ainsi qu'il nous le disait, il y a quelques années, a été réalisé, on peut être sûr qu'une telle œuvre, sortie des mains de M. Ricord, envisageant toutes les classes de la société Parisienne, auxquelles il se trouvait toujours mêlé, sera une véritable étude des mœurs contemporaines. Elle joindra certes à toutes les qualités de l'observateur sagace, en embuscade depuis près d'un siècle, les talents d'uu narrateur attrayant par son esprit, par son originalité, par sa diction, par ses commentaires et par ses méditations philosophiques.

En effet M. Ricord était si bien doué, il a tant su et vu ; il avait conservé une mémoire si infaillible, qu'il étonnait tout le monde, jusqu'aux derniers jours de sa vie, par ses narrations séduisantes et anecdotiques. Il se faisait écouter avec une attention religieuse, une curiosité toujours croissante, lorsqu'il prenait plaisir à raconter, dans tous leurs détails, ornés d'une infinité de saillies d'esprit, des faits accomplis il y a 50, 60 et 70 ans !

Mon excellent ami le Dr Léon Labbé et moi, nous avons assisté à une de ces causeries délicieuses deux mois avant la catastrophe. M. Ricord, fraîchement rasé, comme toujours, et coiffé de sa calotte de soie, paraissait on ne peut plus heureux de nous recevoir. Et, pendant que nous étions à savourer un délicieux nectar que nous offrit gracieusement Madame Saleta-Ricord, le châtelain nous racontait avec ses inflexions de voix, si bien adaptées, avec ce sourire tour à tour fin, bonasse, moqueur et caustique, divers actes de la vie de Dupuytren et de Lisfranc, avec tant de minutie, de précision et de clarté, qu'il nous faisait réellement assister à leurs visites à l'Hôtel-Dieu et à la Pitié, à leurs boutades, à leurs brusqueries parfois pleines de morgue, à leur critique mordante, à propos de Velpeau surtout que Lisfranc paraphrasait en *vile peau*, etc.

Assis, l'un à droite l'autre à gauche du grand maître, nous en étions réellement tout autant ébahis par la précision des souvenirs, que fascinés par l'élocution facile, animée, pittoresque de l'élégant causeur qui faisait revivre devant nous l'histoire d'il y a 65 ans ! Puis, les ressources infinies de sa conversation variée ont été mises à contribution pour les épisodes de la dernière guerre, pour une infinité de circonstances concernant sa vie scientifique et mondaine, pour l'acquisition de son château de Chaulnay, où il se plaisait tant. Il insista pour que nous admirions certains de ses arbres séculaires et vénérables,

notamment un chêne majestueux, situé sur un coin du parc, récemment annexé, et dont l'acquisition recélait une historiette charmante.

Trois jours après, nous dînions ensemble, chez le Dr Duval, qui, depuis trente ans continue l'excellente habitude de réunir, plusieurs fois par an, ses amis autour d'une table, où les plats les plus savoureux et les vins les plus exquis rivalisent avec la plus cordiale confraternité et la pétulance d'esprit des convives. Par une délicatesse dont je ne saurai le remercier assez, notre aimable amphitryon me plaça à côté de M. Ricord et me procura ainsi le bonheur de le voir encore longuement et de bien près. Hélas c'était pour la dernière fois ! Nos distingués confrères, Péan, Tholozan, Hénoque, Corlieu, Commenge, etc., étaient tous heureux de causer avec l'illustre maître et de lui témoigner, toute la soirée, leur déférence et leurs sentiments de respect et de vénération.

Monsieur Ricord n'a rien mangé, rien bu ce soir là. Ses mains oscillantes ne pouvant pas découper, je me faisais un véritable plaisir de le servir ; mais à peine a-t-il goûté à quelques-uns des plats servis à table, « je n'ai point faim, m'a-t-il répété plusieurs fois ; cela est bien contraire à mes habitudes. » Et en effet, le connaissant toujours bonne fourchette, j'en étais tout affecté et inquiet. Néanmoins, notre cher maître a déployé toute la soirée son urbanité naturelle et sa gracieuse amabilité envers tous ; il entendit avec un vrai plaisir le Dr Corlieu déclamer, avec son brio connu, *l'apothéose* de Ricord.

A onze heures et demie, en l'aidant à monter à sa voiture, je l'embrassai, en lui faisant mes adieux jusqu'à l'année prochaine. « Vous avez bien tort de ne pas venir passer avec moi la journée de demain, me dit-il ; vous partez et je doute que nous nous revoyions ! »

Je pense, Messieurs, que ce préssentiment lugubre trouvait sa raison d'être dans la manière dont M. Ricord se sentait ce soir ; et je suis porté à croire qu'il couvait déjà le germe de la maladie qui devait l'emporter. En effet, quelques jours après, M. Ricord présentait tous les signes d'une pneumonie grave qui, dominée une première fois, recidiva à la suite d'un nouveau refroidissement ; se croyant suffisamment remis, il a voulu absolument descendre de la campagne pour faire acte de citoyen électeur. Un retard de quelques minutes lui fit perdre le train ; de sorte qu'avant de rentrer chez lui, il a dû séjourner dans la salle d'attente, par un temps froid et humide, pendant plus d'une heure. Une nouvelle pneumonie se déclarait le lendemain même et emportait M. Ricord, malgré les soins assidus et dévoués des docteurs Potain, Horteloup et Pignot.

Le calme et la résignation qui ont marqué les derniers jours et les derniers moments de M. Ricord méritent notre admiration. La manière froide et stoïque dont il a envisagé l'approche de la mort vint sceller cette belle carrière et rehausser encore la grandeur de cet homme célèbre.

Bien qu'il comprît la gravité de sa situation et qu'il pressentit sa fin prochaine, il ne renonça ni à sa conversation joyeuse, ni à ses plaisanteries habi-

tuelles. Un ami, M. Batta, le violoncelliste renommé, lui disant qu'il avait bonne mine, eut pour réponse : « si tu trouves ma mine bonne, j'ai envie de la mettre en actions. »

Conservant toujours son intelligence, M. Ricord, profondément convaincu que tout ne finit pas ici bas, a voulu que sa translation fut accomplie, non pas au milieu des pleurs et des larmes, mais en triomphe, aux sons de la plus douce mélodie concertante, en quelque sorte, avec la symphonie des anges !

Notre cher maître croyait-il que l'ouie était bien l'ultimum-moriens de nos sens?

Au milieu d'une dyspnée épouvantable, que l'on combattait par les inhalations d'oxygène, M. Ricord, maîtrisant ses angoisses, exprima le désir d'entendre Batta jouer les adieux de Marie Stuart. C'est en pianotant sur ces couvertures ce morceau favori, que M. Ricord dit adieu à ce monde, à ses amis, à la France qu'il a tant aimée.

Batta, n'ayant pu obtempérer du vivant de M. Ricord, à son dernier désir, a exécuté le morceau de musique demandé par le défunt, pendant la cérémonie funèbre.

Monsieur Ricord a donc quitté ce monde ayant le sourire sur les lèvres, ce sourire sympathique que nous lui avons connu, qui constituait le meilleur ornement de sa belle tête et l'attraction la plus puissante vers sa personne, dès qu'on l'abordait pour la première fois.

Madame Jenny Saleta Ricord, sa nièce et fille adoptive, recueillit son dernier souffle, en présence de son vieil ami Piquemal et du Dr Pignot.

Certes, l'éminent artiste, Jules Lefèvre, qui fit le portrait de l'illustre mort, a su rendre ce sourire exprimant la bonté et la douceur ; sourire caractéristique que M. Ricord a dû apporter en naissant, qu'il conserva toute la vie et dont il laissa même l'empreinte, après la mort.

Bien que parfaitement conservé, et toujours joyeux, M. Ricord attendait la mort depuis plusieurs années. Il finissait souvent ses lettres à ses amis par les mots « remercîments d'outre tombe. » Il avait fait construire son monument funéraire (1) et préparé lui-même son épitaphe en ces termes :

Aux portes de l'éternité
Quand j'aurai fini ma carrière,
S'il me reste un peu de poussière
De cette triste humanité,
Que le tombeau seul s'en empare,
Que de mon âme se sépare
Cette cause de mes douleurs ;
Car l'âme pure et sans matière,
Doit être un rayon de lumière
Que ne troubleront plus les pleurs.

(1) Notre regretté confrère, le Dr Schinas n'a-t-il pas agi, à peu près de la même manière ? Vous n'avez pas oublié, Messieurs, que longtemps avant sa mort, il se rendait souvent dans le caveau qu'il s'était fait bâtir au cimetière de Férikeuy et qu'il s'y enfermait une ou deux heures, « pour se faire à sa dernière demeure. »

Quant à moi je crois, Messieurs, qu'il suffira de graver sur la tombe de ce grand homme ce que tout le monde sut de son vivant et répéta après sa mort :

Ci gît Ricord, cœur d'or, dont la vie s'écoula à soulager les souffrants, par sa science et ses bienfaits.

Messieurs, je viens de retracer, de mémoire et aussi fidèlement qu'il était en mon faible pouvoir, la vie active, laborieuse, scientifique et sociale, si bien remplie, tout aussi riche en faits éclatants qu'en bonnes actions, de M. Ricord.

Je pense que cette reproduction des traits les plus saillants de cet homme sublime, si pâle, si imparfaite qu'elle soit à côté de la réalité, vous donne cependant une image, bien que muette, de cette noble nature si favorisée par la création, si bonne, si bienfaisante.

Ceux de nos confrères ici présents qui ont eu le bonheur de suivre ses leçons, de le connaître et de le fréquenter, auront le droit et le devoir de renchérir sur l'appréciation que j'ai essayé de faire de ce médecin illustre, un des hommes qui honorent le plus notre siècle, la France, l'humanité.

Car, Messieurs, il ne faut pas se lasser de le répéter; un médecin, si patriote, si grand qu'il soit dans son propre pays, appartient avant tout à l'humanité qui le réclame et le revendique, en planant au-dessus de toutes ces lignes géographiques factices, inconstantes, qui, par suite des mille et un caprices du hasard, morcèlent et partagent à leur fantaisie la famille humaine, une et indivisible de par la création.

Ces sentiments philosophiques, transcendants et philanthropiques se développent de plus en plus chez le médecin, mieux placé que tout autre pour voir de près tous les dangers qui menacent à tout moment notre existence frêle et éphémère. A moins d'être un monstre, le médecin, témoin continuel des souffrances morales et physiques de l'humanité, sera rendu de jour en jour meilleur, de plus en plus compatissant et bienfaisant envers son semblable éprouvé par le malheur, quelqu'en soit la nationalité ou la religion.

Tel était M. Ricord. Nous le savions déjà, lorsqu'il a fait sa profession de foi, au dîner de notre Congrès International de dermatologie et de syphiligraphie, dont il était le président honoraire. Devant tous les frères en l'art de soulager l'humanité, tous les enfants de la grande famille médicale, dispersés dans toutes les contrées du globe et accourus à l'appel de la science, M. Ricord a dit, avec une émotion qui gagna tout l'auditoire, que, lorsque pendant la dernière guerre, malgré ses 70 années, il avait accepté les fonctions de directeur de l'ambulance de la presse et qu'il se rendait lui-même au champ de bataille pour porter secours aux pauvres blessés, il soignait tout d'abord les plus pressants, les plus gravement atteints, quelqu'en fût le grade ou la nationalité.

J'ai été très heureux, Messieurs, de lire dans les journaux, il y a quelques jours, une phrase du Dr Virchow, qui prouve que ses idées ne diffèrent guère de celles de Ricord. Virchow s'adressant à ses élèves leur a dit: « je voudrais vous

donner une leçon dont je serais heureux de vous voir profiter pendant toute votre vie. Vous n'appartenez pas seulement à la Patrie, mais aussi à l'humanité toute entière. »

Ce que M. Ricord a dit devant le Congrès international dépeint l'homme en son entier. Car, bien que patriote fervent, il n'oubliait jamais la sainteté du sacerdoce dont il était investi de par la science médicale.

Les générations médicales à venir connaîtront Ricord, avec toutes ses qualités éminentes et merveilleuses, dans sa grandeur, dans sa splendeur, dans tout son éclat, par l'arrêt que l'histoire, dans sa justice impartiale, prononcera bientôt sur lui par la bouche si autorisée du secrétaire perpetuel de l'Académie de Médecine de Paris.

Monsieur Ricord vivra dans le cœur de tous ses amis et de tous ceux qui l'ont connu. Il vivra dans l'éternité par ses travaux scientifiques impérissables. Son nom, donné à l'hôpital du Midi, constitue un acte de justice dont le mérite revient à l'éminent directeur de l'assistance publique, Monsieur le Dr Peyron.

Ainsi, le nom de Ricord sera éternellement prononcé par tout étudiant, par tout médecin se livrant à l'étude de la syphiligraphie qu'il a tout à la fois fondée et illustrée.

Messieurs, j'ai essayé de payer un faible tribut de reconnaissance et d'admiration à la mémoire de ce maître illustre, de vous faire connaître la haute valeur, l'élévation d'esprit, la noblesse de cœur de cet homme de bien qui tenait du prodige, et de vous faire comprendre enfin combien on est fier d'avoir été son disciple et son ami, titres qu'il me faisait l'honneur de me décerner et dont je me suis toujours enorgueilli, avant tout autre.

Vos applaudissements vifs et prolongés sont une consécration manifeste de la véracité de l'aperçu biographique que je viens de tracer de l'immortel Ricord ; j'en suis profondément touché, et je vous exprime toute ma gratitude pour la haute récompense que vous m'accordez ainsi de tout cœur.